

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon : rue Childebert, 21
Pour la région : C. MÉLIN, 1, rue de
Jussieu.

Les Annonces sont reçues

Chez M. V. FOURNIER, rue Confort, 14

LYON

LE MARIAGE DE SARAH BERNHARDT

LA BRASSERIE DES JACOBINS

Lire à la 2e page

LE SALON LYONNAIS

Par ANTONIO

SILHOUETTE DE

JOSÉPHINE O. D.

L'ex-Blanchisseuse

GRANDE NOUVELLE

La Petite Bavarde illustrée dont le premier numéro a paru samedi, a obtenu le succès que nous avions prévu. On s'est littéralement arraché le portrait-charge de notre excellente amie Elodie Valois.

Trois éditions successives sont certes une preuve de la faveur qui a accueilli cette publication.

Dans son deuxième numéro qui paraîtra demain vendredi, la Petite Bavarde donnera le portrait-charge d'une de nos plus sages catapultueuses.

Le crayon de notre dessinateur s'est surpassé dans cette charge étrange qui, nous n'en doutons pas, surprendra nos lectrices. Qu'on se le dise.

LE MARIAGE

DE

SARAH-BERNHARDT

Il s'agit bien des Vêpres siciliennes, du tunnel sous-marin, des traités de commerce, de la déaite de Bou-Amama, de la dixième croisade, de la lettre du comte Chambord! Madame Sarah-Bernhardt se marie, madame Sarah-Bernhardt est mariée!

Toujours la Faustine l'emportera sur Talleyrand, toujours la gloire de la ballerine effacera celle du diplomate. Nos gravures ne sont pleines que des faits et gestes de dona Sol. La vie publique est suspendue; il est heureux que nos députés soient en vacances. De quoi causer au palais Bourbon si ce n'est de cette union bizarre, fantastique, étrange de la tragédienne à la mode?

Cette nouvelle nous a renversés. Sarah est une femme extraordinaire: c'est plus qu'une femme, c'est un caractère tout musclé, tout nerfs, fait de tressaillements et de sensations. Comédienne surtout, comédienne avant tout, elle ne s'est mariée que par amour du théâtre: histoire de faire un coup de scène. Le monde stupéfait n'a pas même songé à rappeler les artistes au baiser du rideau. J'ai vu Sarah dans un salon; j'ai trouvé la comédienne adorable, j'ai cherché en vain la femme émue. Tout pour la convention: elle sacrifiait à l'optique, gardant cette langue spéciale qui est une musique, soucieuse de la pose, et visant surtout à l'effet. Actrices, elles peuvent aimer, elles doivent aimer. Elles ont le sens féminin plus irritabile que les autres, mais leurs amours ne doivent ressembler en rien à celles des femmes du monde: c'est un rôle savant, passionné, enfiévré dont elles sont à la fois les créatrices et les interprètes.

Pour elles le mariage est trop haut et trop bas.

Cependant Sarah-Bernhardt est mariée. Elle a possédé Paris, elle a couru à Londres, à New-York, à Saint-Louis, à Berlin, à Moscou, à Naples: partout. Elle a traversé des parterres de fleurs, elle a jeté des rubis, le Russe des roubles, le Parisien des roses. Les rois ont passé des bracelets à ses bras. Elle a été la plus enivrée, la plus fêtée, la plus adorée, la plus choyée de toutes les portuses de lyre; nulle part on n'a laissé une ombre de sa liberté. Elle a soutenu, rayonnant l'éclat de ses sceptres et les applaudissements de ces peuples. Un jour de carême, elle entra à Londres et se maria. Ne di-

rait-on pas l'histoire de ce pauvre Dumont-Durville qui meurt, écrasé sous un wagon, à Versailles, après avoir fait quatre fois le tour du monde?

On connaît son mari: c'était d'abord M. Damala, attaché d'ambassade. Ce n'est plus M. Damalas, viveur émérite, prodigue étonnant, infiniment moins diplomate que cabotin. Un Marseillais, mon bon! Un enfant de la Cannebière épousant une parisienne; j'allais dire la Parisienne. Alphonse Daudet aura le droit de répéter: « Encore une fois, les latins ont conquis la Gaule! »

Les journaux nous apportent le récit de cette union: rien de plus bizarre. Singulière femme, tout de même que cette Sarah! Monsieur Damalas avait la passion du théâtre, il s'engagea dans la troupe de l'éminente tragédienne, il se fit appointer: 2,800 francs. Il débattait le prix. Il avait amené avec lui une jeune blonde mélancolique. Il la disait sa femme, il la quitta: elle jouait mal: bonne amante, mauvaise actrice. Une nouvelle arriva, une petite brune qui jouait les trois rôles au Gymnase: Sophie. Sophie remplaça l'actrice, elle remplaça aussi l'amante. M. Damalas jouait le rôle d'Abel. Sarah Bernhardt jouait, criait le sang, elle avait de fréquentes crises de nerfs. M. Damalas avait la spécialité de les calmer. Un jour ils s'enfermèrent tous deux. Que se passa-t-il? On ne le saura jamais! Mais le savent-ils eux mêmes? Sarah sortit, la figure contractée, en proie à une surexcitation générale. Les jolies mains blanches de Marie de Neubourg déchiraient le mouchoir de baptême de Claude: a fonce sa suivante et à son valet Claude:

— Mes amis je vais vous apprendre une grande nouvelle. J'épouse M. Damalas. Et si quelqu'un me contrarie, si quelqu'un me nuit, je me brûle la cervelle.

Le lendemain elle était Madame Damalas.

Si tant il est vrai qu'elle sera jamais Madame Damalas!

Monsieur Damalas n'est pas Molière. La petite Béjane s'appelait mademoiselle Molière. Elle garda son nom de bataille. Le grand comique fit une faute le jour où il l'épousa. Il ajoutait à sa couronne, une couronne dont on se passe bien. Madame Damalas serait-elle plus fidèle que madame Poquelin? Je veux le croire. Elle est bien nerveuse, cependant il est vrai qu'elle a passé l'âge des illusions. Je ne sais plus qui disait de Déjazet; « Le Temps à ses genoux a déplié ses ailes. »

Le vers s'applique à toutes nos vierges folles. Nous ne les voyons pas vieillir. Est-ce qu'on voit pousser la fleur que l'on ne quitte pas des yeux? Un matin, un chroniqueur en veine d'érudition, déterré un parchemin. Il raconte que la petite Clairon pourrait bien n'être plus qu'une petite vieille, il cite la date de sa naissance. On se récrie, on reste étonné; on l'approuvait depuis vingt ans et l'on demeure tout surpris d'apprendre qu'elle en a plus de dix-huit! Mon Dieu! Sarah Bernhardt nous apparaît ainsi elle a l'éternelle jeunesse du talent. Son perruquier sait cependant qu'elle a des rides et que dans ses cheveux blancs on voit l'argent des cheveux blancs. Elle a deux fois vingt ans, ce qui en fait bien quarante. C'est une femme, on ne pourrait point dire que c'est une jeune fille étourdie. Elle sait ce qu'elle fait. Elle le sait si bien, la folle enfante gâtée, qu'elle est allée se marier à Londres, dans une chapelle de Clergyman. Un mariage d'oiseaux à peu près. C'est la fantaisie qui l'a fait, la fantaisie peut le défaire.

Pas si linotte que vous le pensez, cette dona Sol! Elle est attachée avec un anneau, mais un anneau brisé; les anneaux brisés sont peut-être la sûreté des clés, ils n'ont jamais été, que je pense, la sûreté des mariages.

Je m'étais imaginé que cette blonde excentrique, que nous aimons tant, étonnerait le monde par une union éblouissante. Je lui cherchais un prétendu dans l'almanach Gotha. La filleule de Charles-Quint avait droit à un prince du sang. Je me rappelais les mariages illustres. Cette Ménétrier qui devint marquise de Cussy. La Sota qui n'était que danseuse, épousa le frère d'un roi d'Espagne. Et c'est encore une sauteuse, cette Lola Montès, qui devint la reine de Bavière; le roi Louis l'épousa secrètement, il la fit comtesse de Landfels. Il est vrai qu'elle le fit autre chose. La chanteuse-Sontag porta la couronne des Rossi. Madame la comtesse Gilbert des Voisins avait comploté son blason à la pointe de ses petits pieds, étant encore Marie Taglioni. En 1848, Mademoiselle Maria, la Sangalli d'alors, conquiert par ses entretiens le titre de baronne d'Hermerville. Madame Alboni devient la Comtesse Pepoli.

La liste en est longue de toutes celles qui forcèrent des fronts couronnés à chausser leurs mules légères. Je me souviens qu'au Père-Lachaise, un mausolée de marbre

blanc rappelle qu'une couronne de marquise fut le prix d'une loge. Celle qui s'était levée Adélaïde Ristori, se coucha marquise del Grillo. Et mademoiselle Dumilâtre aidée qui fut comtesse Clarce del Castillo! Et Sophie Cruvelli qui devint la baronne Vigier! Et Adeline Patti qui s'appelle la marquise de Caux. Elle rend celle-là, du moins, une couronne en échange de l'autre. M. Nicolini en sait quelque chose. Les deux Esler épousent deux frères de roi. Le Portugal compte au nombre de ses princesses: Thérèse Esler et Fanny Esler.

Et Sarah Bernhardt épouse M. Damalas.

Je m'étais fait une plus haute idée de ce caractère fantastique. J'y songeais parfois, en regardant ce profil à la Vélasquez, bizarre dans l'irrégularité de ses lignes. Ce corps maigre, qu'une volonté faisait mouvoir, habitué à la dure des voyages insensés, cette femme vivante de la vie de ses héroïnes, cette Malibran à qui il ne manquait qu'un Musset pour être chantée, devait trouver une conception étrange et prodigieuse. Non: elle se marie comme une petite bourgeoise du marais; on n'opère pas autrement rue Saint-Denis; c'est la banalité même du roman feuilleton. Elle termine son histoire par un mariage.

Sarah! Sarah! j'avais espéré mieux.

Mais qui sait ce qu'il adviendra demain. Je m'attends à des histoires réjouissantes, elle a quitté précipitamment le théâtre Français, pour un coup de tête, elle quitte bien autre chose. M. Damalas est un heureux; je souhaite que son bonheur dure longtemps, je le lui souhaite, mais j'y crois peu: voyez-vous, jeune M. Damalas, radis! rent pas en cage les oiseaux de paradis.

Maintenant, vous savez, on ne peut pas toujours à Sarah Bernhardt d'être maigre, elle a peut-être pris un mari pour... devenir grosse.

E. DESCLAUZAS.

LE PUNCH

A LUCY LA FOLLE.

Comme un feu follet diabolique. Le punch flambe joyeusement, Jetant un reflet satanique Dans la nuit où bousoir charmant.

Les yeux allumés par l'ivresse, Belle sous ce reflet changeant, Elle entretient, la pêcheresse, Le feu dans la coupe d'argent.

On dirait, admirant sa pose Qui fait si bien valoir son corps, Voir apparaître un diable rose, Dans le plus exquis des décors.

La flamme monte, encor plus belle, Heure des molles voluptés, L'amour maudit ouvre son aile A ses fantastiques clarités.

On embrasse la jeune femme. Et, lorsqu'arrive le matin, Le punch, jellie, dernière flamme, Un souffle d'azur et s'éteint.

Et quand je vois vos saturnales A la lueur d'un punch doré, Je songe à ces chastes vestales Entrelançant le feu sacré.

Mais nos loix, joyeuses coquettes, N'ont pas de réglemens si durs, Puisqu'en notre siècle, vous êtes Les Vestales des feux impurs.

Karl MUNTE.

Les BRASSERIES DE LYON

Les Jacobins.

Peut-être croyais-tu lecteur bénévole que l'ayant conduit chez le père Papat, j'allais l'entraîner dans quelque quartier ténébreux bien loin de la rue Confort, l'exiler en un mot! Tu te trompais; donne toi la peine de me suivre cher ami; le parcours que je t'impose est excessivement restreint; traverse seulement cette rue... dix pas tout au plus... là! lève la tête maintenant! que lis-tu sur la façade de cet établissement? Brasse de des Jacobins. C'est en effet à la Brasserie des Jacobins que je te mène, un pendant à la Taverne de l'Est, sa sœur.

Voilà deux maisons qui doivent se regarder d'un bien mauvais œil, penserai-tu en

entrant, et l'une d'elles doit souhaiter ardemment que sa concurrente soit engloutie par le plus prochain tremblement de terre. Non. Du reste, il arrive rarement que lorsqu'un cataclysme de ce genre se produit sous les pieds de deux individus dont les côtes se touchent, il arrive rarement dis-je qu'un de ces deux individus échappe à la catastrophe. Les deux brasseries auraient donc grand tort de se vouer mutuellement aux colères célestes, elles ne le font nullement du reste et se tendent la main de la meilleure façon. Il semble même que la rue de l'Hôtel-de-Ville soit le mauvais génie qui les a dénuées, il semble qu'elles ne feraient qu'un seul et même tout si cette malencontreuse voie ne s'était interposée... mais entrions.

Pardieu! mais c'est dans une serre que tu m'introduis, diras-tu en examinant les savantes arabesques des cloisons à jour et les plantes exotiques de toutes parts étalent leurs éventails verdoyants et leurs feuillages touffus, pourquoi ne pas appeler cela le Jardin des Jacobins? En effet, cette brasserie a le caractère d'une serre, la douce fraîcheur qui s'y fait sentir jointe aux peintures originales dont ses panneaux sont ornés repose des caboulots enfumés et des ombres taverne où règne toujours un brouillard irrespirable que trouble de loin en loin les becs de gaz aux teintes rouges et ternes.

Asseyons-nous à cette table du fond! nous aurons le plaisir d'être servis par la gracieuse Léonie Matricon, charmante brune aux yeux vifs aux manières alertes, à la conversation enjouée, gracieuse et quelque peu distinguée.

La voici: « Vous désirez boire, messieurs? — Deux fines champagnes, ma belle enfant.

— La fine champagne est excellente je l'ai goûtée, mais ne prenez pas une chartreuse... Qu'en dites-vous? — Va donc pour la chartreuse. Trois chartreuses alors!

Adorable, cette petite; elle vous a une façon si diabolique de débiter sa petite tirade, qu'on se laisse tenter, quelque endurci que l'on soit et qu'on éprouve le besoin de trinquer avec elle.

La brunette n'en est pas fâchée, du reste; on m'a raconté qu'elle avait un goût très prononcé pour la noblesse et qu'elle choisissait de préférence ses amis parmi les gens à particules, sans exclure toutefois la cavalerie légère, dont elle raffole également.

Tiens, voilà le patron — un type — très brun, assez gros, figure sympathique; les cheveux en brosse, la lèvre épaisse sous une forte moustache noire, les yeux vifs: on croirait tout d'abord qu'il va vous lâcher quelque phrase méridionale et vous serrer la main à la gasconne. — Té mon bon! comment ça va-t-il? — Il n'en est rien, le père Martineau n'a pas plus l'aspect que moi, qui suis un homme du nord, un bon vivant! très rond, très gai, très pétillant, ses clients se l'arrachent de table en table, et, charmés de sa bonhomie l'appellent de toutes parts pour le comble de consommations qu'il accepte au demeurant avec la grâce d'un parfait gentilhomme. Sa boisson favorite, c'est la bière; on m'a assuré qu'il n'en absorberait pas moins de cinquante bocks tous les jours, aussi le compare-t-on fort souvent à ce fameux maître Andrieux Capelman dont parlent Erckmann et Chatrian; il a, du reste, une raison puissante pour s'ingérer une aussi grande quantité de liquide Gambriunien: il envie au père Papat, son voisin, l'extraordinaire ballonnement de ce ventre phénoménal sur lequel les bardes les plus illustres ont pleuré leurs strophes les plus attendrissantes.

Le ventre! voici la seule rivalité qui existe entre ces deux voisins, deux bons drilles qui s'estiment et trinquent volontiers chaque fois que l'occasion se présente. Il arrive rarement, lorsqu'on sort de chez Papat, qu'on ne soit tenté d'entrer chez Martineau. Ces deux brasseries découlent l'une de l'autre. Papat est le théorème, Martineau le corollaire.

Attendez seulement le 14 Juillet! C'est alors, quand, de toutes parts résonneront éclatants, les accents de la Marseillaise, c'est alors que des trophées de feuillage, et des panoplies de drapeaux, tu verras surgir un arc triomphal dans la rue Confort, gigantesque trait d'union reliant le nom de Papat à celui de Martineau.

Les deux brasseries n'en font plus qu'une alors. L'Est et les Jacobins se confondent, Etisa et Hortense vous servent la bière (de Papat! Léonie et Charlotte vous apportent l'absinthe de Martineau. Oh pour l'absinthe, il n'a pas son rival le papa Martineau, je n'en bois jamais de meilleure que chez lui, j'ai encore au palais le parfum exquis de la dernière qu'il eut la courtoisie de m'offrir.

De reste c'est son amour-propre: il veut qu'on boive chez lui de bonnes consommations et vous le voyez sans cesse des liasses de prospectus à la main, cherchant, notant; parfois il vous dit: Je viens de recevoir une circulaire d'Oran, c'est pour de

l'absinthe, si j'essayais d'en faire venir une marotte qu'il cherche l'idéal du bon, de l'exquis, se figure que chaque jour il trouvera quelque chose de meilleur, et finira par mettre la main sur un vermouth aussi délicieux que celui que buvaient autrefois sur l'Olympe les dieux, avant que de se mettre à table.

Maitre Martineau est un de ces bonshommes francs qui vous mettent à l'aise dès la première poignée de main; sa face toujours illuminée d'un gros sourire, rouge sous la moustache d'ébène respire, la gaieté vraie, le mépris des soucis de ce monde.

Vous ne le connaissez pas, vous n'avez jamais vu, et cependant vous êtes intimement tenté de le troyer tout d'abord et de lui taper familièrement sur le ventre. Aussi profite-t-il de la bonne impression qu'il produit sur vous et qu'il lit dans vos yeux pour vous demander ingénument si vous n'avez pas une cigarette à lui prêter, il en glane ainsi de tous les côtés; il connaît par cœur les blagues de tous ses clients, sait le tabac qu'ils ont coutume de fumer; aussi n'est-il pas rare lorsqu'il vous aborde de l'entendre dire: Tiens! l'ami, vous avez abandonné le Job! voilà que vous êtes voué au Persan maintenant... croyez-moi, le meilleur papier c'est l'Abadie... Euchars n'en employait jamais d'autre.

Mais passons de l'autre côté! nous allons dire bonjour à la plantureuse Charlotte la Vadrouille, une excellente fille très intelligente qui s'étonne de voir son nom si poétique s'allier à un qualificatif si malsonnant et qu'elle déclare ne mériter guère plus que Louis XV ne méritait son surnom de Bien-aimé. Un caméleon, la grosse Charlotte, physionomie sans égale, elle voit du premier coup d'œil à qui elle a affaire, se montre familière avec l'un, reste fière à celui d'un client.

Quant à Marthe la Frisée, Alias Marthe la Viennoise, je suis fâché de ne pouvoir te la présenter, la petite est de sortie, et bien fin qui saurait la dénicher à l'heure qu'il est.

Si tu ne connais pas Jenny Merluchon, regarda, la voici qui fait son entrée, c'est une habituée de la maison celle-là, un pilier de l'établissement, elle fait partie du matériel et sera — m'a-t-on, assurément — au prochain patron, lorsque maitre Martineau, jugeant son abd men assez problématique, renoncera à ses cinquante bocks pour aller jouer à la campagne de la douce et bête vie de rentier.

Jenny Merluchon connaît tous les clients des Jacobins, il serait presque impossible d'établir la statistique des chartreuses, mères, malagals qu'elle se fait payer par eux, de onze heures du matin à minuit; lorsqu'elle voit plusieurs figures de connaissance, elle examine et choisit dans la foule, celui dont le gousset semble le mieux garni. Elle les gratifie selon le degré d'amitié dont ils jouissent auprès d'elle, d'appellations dans ce genre — Mon petit rat, mon petit rat sucré, mon petit rat, mais il serait fastidieux de monter les échelons de cette gamme. Il est étrange cependant d'être mis au rang des rongeurs, par cette grignotteuse effrénée!

À la Brasserie des Jacobins se donnent rendez-vous, chaque soir, tous les membres de la Haute Bicherie Lyonnaise, au sortir du Casino, de la Scala et de la Salle d'Opéra; il est curieux de voir à onze heures les coupés de ces dames s'arrêter successivement à la porte. Toutes descendent et viennent attendre ou rejoindre leurs amants.

Parmi les principales habituées, citons: Lucy Bernard, qui vient toujours accompagnée de son inévitable bonne; Marie Bras d'Acier, Henriette Chaillou, Marie Matossi, Tomine Françon, Marguerite Dupré, Jenny Bidel, la très tapageuse Jenny Bidel, qui possédant son appartement au-dessus de la brasserie ne manque jamais d'y venir absorber son dernier verre; nous l'y avons rencontrée l'autre soir, elle était légèrement éméchée et portait avec sollicitude un petit arbutus à fleurs blanches, qu'elle ne pouvait parvenir à faire franchir le seuil — Elle criait à qui voulait l'entendre qu'on venait de la couronner rosière et que c'était là le prix de sa sagesse et de sa vie austère.

D'accus l'ont crue, mais en, la voyant folle, boire du champagne à pleines coupes et fumer des cigarettes russes, ces naïfs ont pensé: — la pauvre est lasse de la vie virgine; maintenant qu'elle tient sa couronne, elle se lance dans une autre voie.

Les pauvres benoîts! ils n'auraient pas été flattés, j'en suis sûr, de se sentir sur la tête les années qui se sont écoulées depuis le jour où, pour la première fois, Jenny Bidel accrocha son bonnet enrubanné aux folles ailes du moulin des amours.

Parmi la clientèle très bien composée des Jacobins nous remarquons quelques nobles, beaucoup de militaires, entre autres le fameux cuirassier, et plusieurs japonais. La clientèle de l'Est est du reste celle des Jacobins, vous y rencontrerez les mêmes figures; il est impossible d'aller chez le père Papat sans devenir le client de Martineau,

comme il est impossible de sortir de chez Martineau sans aller faire un tour chez Papat. — Ces deux brasseries sont sœurs, cher lecteur, j'ai eu l'honneur de te le dire c'est tout ce que j'avais à te confier.

Quand tu sortiras du théâtre Des Célestins, Ton dernier bock ira combattre Aux Jacobins.

Là, point de visages maudits; De gais malins, Des femmes jolies et folâtres, Joyeux lutins

Elles y font le diable à quatre Soirs et matins, Lançant le tonbillon bleuâtre Des cigarines...

Quand tu sortiras du théâtre Des Célestins, Ton dernier bock ira abattre Aux Jacobins.

J. SABATIER.

CÉLÉBRITÉ LOCALE

M. Salomon

DE L'OPÉRA

Il est des vocations qui se révèlent dès l'âge le plus tendre mettent au cœur, je ne sais quelle vague espérance, que toutes les amertumes de la vie, les cruelles déceptions de la jeunesse ne peuvent ébranler et qui, petites graines jetées dans les sillons fertiles d'une imagination forte, germent péniblement, vivent tristement, végètent et qui, tout à coup, comme vivifiées, par une bienfaisante rosée, prennent leur essor, se mettent à voler et se couvrant de rameaux alertes s'épanouissent en fleurs vermeilles et resplendissantes.

Salomon! Quel ouvrage, quel bon propriétaire étranger au théâtre, quel vagabond, quel ignorant n'a lu dans un journal quelconque, n'a entendu dans une conversation passagère ce mot-là: Salomon. Quel est celui que ce nom n'a pas frappé, aux oreilles duquel il n'a pas résonné comme une fanfare et qui tout ignorant qu'il était n'a pensé vaguement ne s'est dit dans son for intérieur: Salomon, ça doit être quelque chose... c'est un homme populaire.

Populaire, il l'est, en effet, quoique modeste et menant une vie simple. Bien pris de taille, d'une tournure ample et dégagée, la tête légèrement rejetée en arrière, les yeux vifs et intelligents quoique un peu petits, la figure encadrée d'une barbe blonde taillée en pointe, Salomon possède une de ces physionomies qui, sans être absolument frappantes, laissent dans l'esprit une certaine impression qu'il est impossible d'analyser.

Salomon naquit dans le département de l'Isère à la Côte-Saint-André, en 1844. Tout jeune il se sentit musicien, il sentit en lui cette indicible force qui pousse les hommes, quelque obscure que soit leur origine, quelque étranger que soit leur entourage, qui les pousse, dis-je, vers le but qu'ils doivent atteindre, en dépit des cruautés du sort et des découragements suscités par la malchance, cette impitoyable ennemie.

Tout petit, il chantait déjà; ses parents le surprenaient parfois dans le fond du jardin, s'étudiant à l'ombre des buissons, chantant ce qu'il trouvait et qu'inspirait sa jeune intelligence, la sublime poésie des champs, des bois et du soleil. Son père était fabricant d'huile. Certes, le bonhomme ne voulait que le bien de son enfant, mais ce n'est qu'à regret que, chaque jour, il voyait s'accroître chez lui ces goûts artistiques que je ne sais pas quelle aversion inébranlable le bourgeois et le commerçant par excellence exercent d'une manière si positive.

Il combattit les idées de son fils. Il visait plus haut; ayant acquis une certaine aisance dans son commerce, il avait subi cet orgueil bien naturel que fait naître une fortune difficilement gagnée; il ne voulait pas faire de son fils un marchand, il le destinait à la robe; c'était d'un heureux présage, car, il est à remarquer, que parmi nos artistes, nos écrivains, nos peintres, nos poètes beaucoup sont devenus célèbres, de ceux-là même que leurs parents voulaient coiffer de la barrette et revêtir de la toge.

Salomon ne se laissa pas ébranler et tint bon. En 1869 il partit pour Paris. Là, il fréquenta les théâtres et les concerts autant que le lui permettaient ses modestes ressources. Quoique bien décidé à lutter il se sentait faible; seul pour soutenir le combat, seul pour marcher à l'avant, seul pour pleurer ou pour se réjouir il sentit qu'il fallait un cœur ami dans lequel il pût panser ses peines, un cœur à qui il pût communiquer ses impressions et ses espérances, qui pût le soutenir, le ramener au moment de la chute; il lui sembla que la lutte devait être douce à deux, que le découragement devait être moins terrible et la défaite moins amère, il se maria.





